

milieux naturels et comportement

Par le docteur CHANOIT, psychiatre

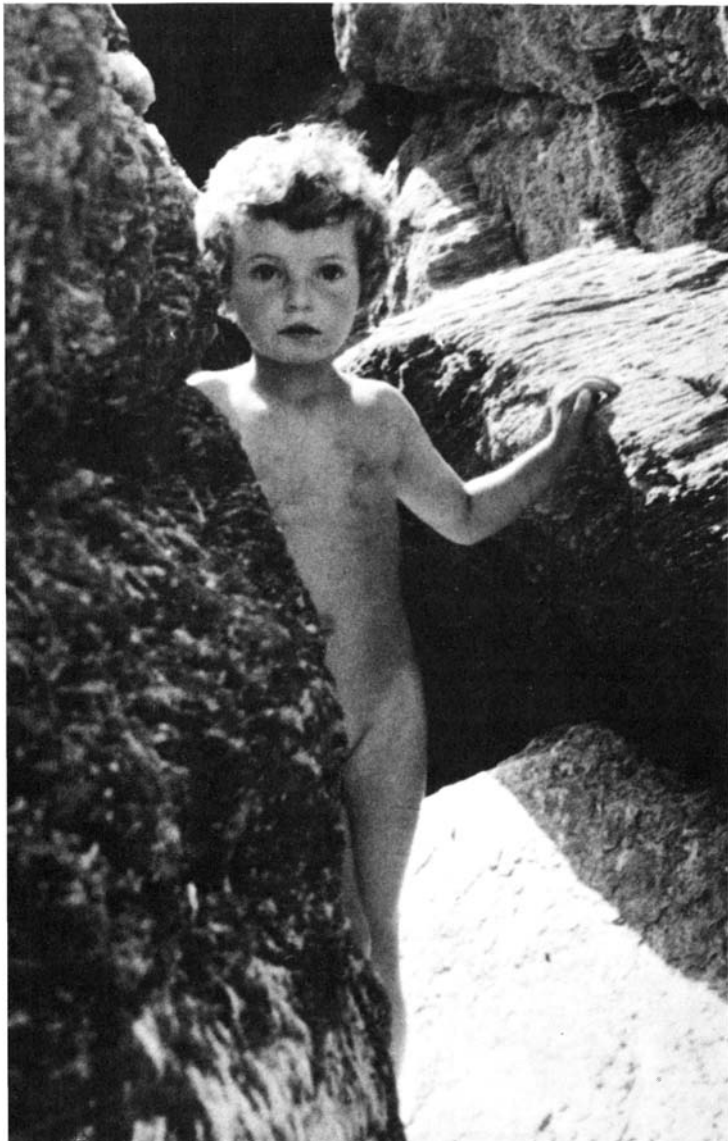


PHOTO V. PRIEUR

La nature est-elle humaine ? L'homme est-il un être naturel ? A ces deux questions, Aristote nous répond : « La nature de l'homme n'est pas ce avec quoi il est né, mais ce pourquoi il est né », introduisant ainsi le sens dynamique essentiel de sa « Physique », étude des êtres naturels, des mouvements qu'ils produisent ou cessent de produire en tant précisément qu'ils sont des êtres naturels. L'homme est alors partie intégrante du milieu naturel, réagissant à sa composition et agissant sur sa composition dans des formes ayant été appelées « comportement ».

Nature de l'homme et milieu naturel peuvent sans doute se différencier.

La nature, au sens classique, est davantage une abstraction, un concept chargé souvent d'une valeur morale (la bonne nature, la mauvaise nature), qui recouvre un ensemble complexe de données. N'y a-t-il pas vingt-neuf définitions dans le Littré ? Le milieu naturel, par contre, est une donnée plus concrète, c'est un lieu de vie, spécifique de ce que les biologistes appellent la biosphère, cette minime zone de contact entre le monde minéral et le vide cosmique.

Or, la biosphère n'est pas la juxtaposition d'éléments tels le sol, l'eau, l'air, ou d'êtres vivants tels les plantes, les animaux, les hommes, entités séparées et indépendantes. Elle constitue un système, c'est-à-dire une structure qui comporte ses lois propres qui sont différentes des propriétés des éléments qui la composent. Bien entendu, il est possible de subdiviser la biosphère en unités fonctionnelles réduites ou « écosystèmes » plus ou moins spécialisés suivant le substrat (eau, air, terre), la latitude ou le climat, l'influence plus ou moins marquée de l'homme (milieu rural, milieu vierge). Et toute altération d'un écosystème majeur aura une influence sur les autres.

Dans cette perspective, il est bien difficile d'en rester au sens que les classiques donnaient au mot nature, l'opposant à culture, à coutume ou à civilisation, et l'on ne peut plus dénier que la ville est un milieu naturel pour l'homme civilisé, au même titre que la forêt vierge pour le primitif.

L'écologie, discipline qui est à la fois une économie et une sociologie de la Nature, s'attache à l'étude de l'ensemble des êtres vivants, des lieux où ils vivent et des conditions qui régissent leurs rapports mutuels, rapports en perpétuel déséquilibre, ou plutôt en équilibre perpétuellement instable.

Tous les êtres vivants sont liés entre eux par des impératifs alimentaires et chronologiques, c'est-à-dire se situant dans le cadre d'une lutte constante pour la place qu'ils occupent dans l'ensemble biologique et, pour certains d'entre eux du moins, pour leur nourriture.

Ils forment des chaînes où se retrouvent des organismes que l'on classe schématiquement en trois catégories, à savoir :

1. Des « producteurs » qui sont les plantes vertes dont la propriété est de pouvoir transformer par photosynthèse ou chimio-synthèse, l'énergie lumineuse en énergie chimique potentielle, sous forme de manière organique élaborée à partir du monde minéral ;
2. Des « consommateurs » qui se nourrissent de ces matières organiques complexes. Les animaux sont les consommateurs : les herbivores vivent directement des plantes et les carnivores vivent des autres animaux ;
3. Des « décomposeurs » ou « bioréducteurs » qui jouent le rôle final et vivent de cadavres ou de déchets en les décomposant de façon à assurer la minéralisation progressive de la matière organique et son retour au monde inorganique.

Ce schéma général, établi par Paul Duvigneaud, nous introduit à l'équilibre biologique.

Nous pouvons sans doute progresser en approfondissant la finalité des comportements.

Chaque être vivant est un exemplaire unique, résultant à chaque instant de l'interaction des structures antérieurement constituées et du milieu qui l'entoure en fonction de son devenir.

Le développement de l'être se fait, en raison de cette interaction, dans le sens d'une toujours plus grande individualité, grâce au maintien d'une certaine constance tout en assurant des échanges multiples avec le milieu.

Chaque être est hétérogène au milieu qui l'entoure et sa croissance sera assurée par sa capacité d'assimilation. Plus complexe sera son organisation, plus grande sera son autonomie.

La théorie évolutionniste nous montre comment, par différenciation successive, les êtres vivants ont acquis une plus grande indépendance, de meilleures capacités d'adaptation à un monde que, parallèlement, ils faisaient évoluer.

A l'origine, si l'on en croit les hypothèses, la matière organique vivante, constitutive des virus, reste très dépendante des conditions de milieu, ne pouvant se reproduire qu'en situation parasitaire.

Les êtres uni-cellulaires déjà plus complexes sont encore dépendants des conditions hygrométriques et thermiques. Les comportements de survie, de reproduction ou d'enkystement

sont en rapport avec des stimulations d'ordre chimique ou physique.

Un grand pas dans l'évolution permet l'étude du comportement des animaux supérieurs, les vertébrés (poissons, reptiles, oiseaux) et les mammifères. Plus indépendants du milieu, progressivement différenciés en fonction des qualités adaptatives, leurs comportements restent en grande partie déterminés par les incitations du milieu et l'énergie de leurs instincts (répondant aux besoins primaires, conservation individuelle, conservation de l'espèce).

L'alternance des saisons rythme la reproduction, la qualité alimentaire de l'environnement conditionnant la croissance.

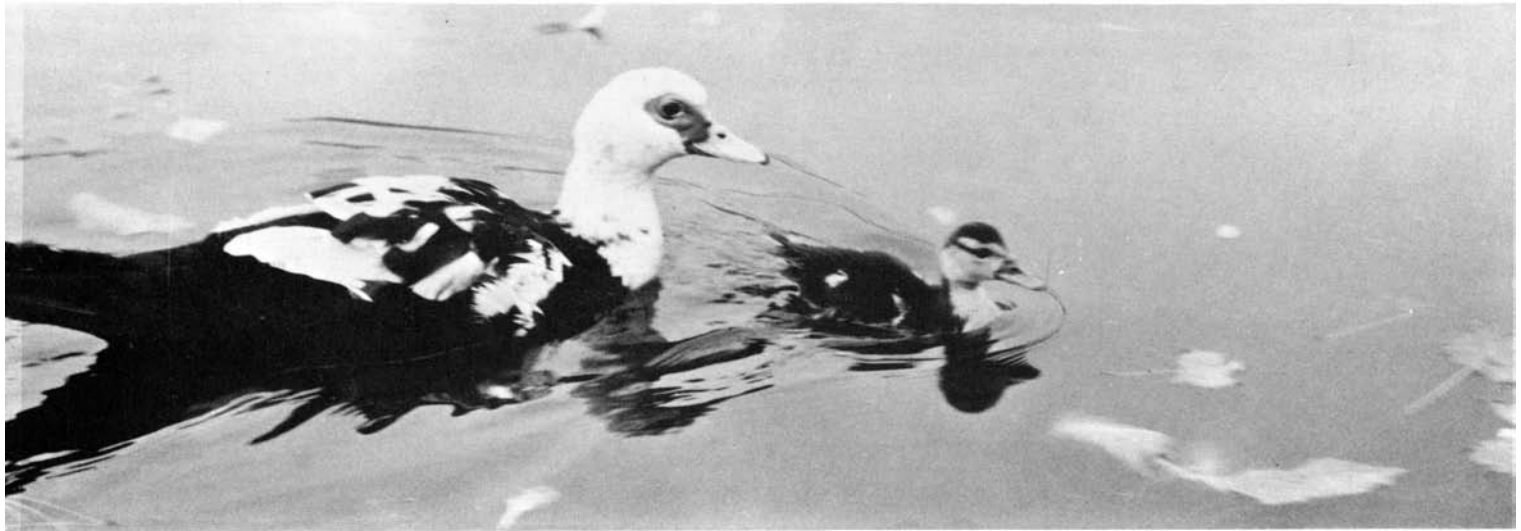
L'animal obéit à des signaux, directement en rapport avec l'environnement naturel : la course du soleil, la couleur des arbres ou des minéraux, la température des courants marins, la direction des vents.

que ou physique, chez l'animal supérieur on voit apparaître un rapport médiatisé par les organes des sens, aptes à recevoir des messages à distance ou par les structures collectives de l'existence.

Chez l'homme, un pas de plus sera franchi... s'il reste soumis aux influences directes physiques ou chimiques, si d'autres informations lui parviennent grâce aux organes des sens, la qualité du message acquiert une autre dimension. En effet, le développement des structures nerveuses supérieures et surtout l'acquisition du langage lui permettent d'atteindre le niveau du symbole.

Le psychisme peut être considéré comme une sensibilité particulière à un monde de significations qui fait référence à des habitudes sociales et culturelles.

Le comportement de l'homme s'avère ainsi fort complexe à déterminer dans ses constituants. Héritier du protozoaire, il



BOIS DE BOULOGNE — PHOTO PH.-O. DAUCHEZ

Les danses nuptiales de certains insectes, des oiseaux, sont les préludes à la fécondation ; la parure des oiseaux, le pelage des mammifères, les sécrétions glandulaires sont autant d'évocateurs qui incitent aux conduites de reproduction.

La vie grégaire, qui apparaît à une certaine date, la rencontre des individus, crée des règles de conduite familières aux ethnologistes. Les rapports du petit et de sa mère sont plus définis que ne le voudraient les rencontres du hasard. A côté de « la voix du sang », de ce qui pourrait être prévisible par la transmission héréditaire, on décrit des comportements qui répondent à d'autres déterminants.

Chez l'animal est décrit, sous le nom d'empreinte, un phénomène intéressant : quelques heures après la naissance, et pendant une période très limitée, le jeune animal fixe l'image de l'adulte de son espèce et qui se tient à proximité de lui, et désormais aura tendance à le suivre lorsque cet adulte se déplace. Des expérimentateurs ont remplacé une oie par une tortue de taille analogue. Le jeune oison fixa l'empreinte de la tortue, et on le vit suivre cette dernière et se comporter par la suite à l'égard des tortues comme ses congénères à l'égard des oies. Ainsi, la tendance héréditaire à se fixer à un adulte reste relativement indéterminée. Le personnage auquel on s'attache n'est pas obligatoirement le géniteur, c'est le personnage qui était présent et s'est comporté comme il fallait au moment voulu.

Plus curieux encore sont les comportements suicidaires de collectivités animales, lorsque la densité d'occupation territoriale dépasse un certain seuil (chenilles processionnaires, fourmis, sauterelles, rats, lemmings).

En résumé, chez l'être unicellulaire, le comportement est déterminé par les influences du milieu naturel, d'ordre chimi-

est, comme l'animal, soumis aux conditions physiques et chimiques de l'environnement ; son intelligence lui a néanmoins permis d'agir sur cet environnement pour atteindre un niveau où les besoins élémentaires (protection de l'espace, reproduction de l'espèce) sont relativement contrôlés. Il a pu, dans ces conditions, et dans certaines aires, dites de civilisation avancée, transcender des besoins primaires, par exemple : nourriture, reproduction en des conduites à valeur symbolique (gastronomie, érotisme) ; que devient, dans ces conditions, le milieu naturel ? Est-ce la nature sauvage, hostile et meurtrière, qui pose à l'homme des problèmes qu'il n'a plus l'habitude d'affronter ? Est-ce la nature domestiquée, aseptisée, dessinée à sa mesure ? Est-ce encore la ville, artificielle, gigantesque ou vétuste, lieu des déambulations de collectivités anonymes ?

Sans doute tout cela à la fois si l'on accepte qu'un milieu naturel, pour l'homme, soit celui qui contient l'homme.

Ainsi, le milieu naturel de l'homme sauvage sera la nature sauvage, le milieu naturel du paysan sera le monde rural, le milieu naturel du citadin sera la ville.

Les comportements de l'homme, dans les différents écosystèmes, seront différents et fonction des exigences du rapport qui s'établit avec le milieu.

L'homme primitif adopte un comportement qui doit lui permettre au mieux de satisfaire ses besoins, et en premier lieu d'assurer sa propre conservation.

La recherche de la nourriture, la protection contre les agressions exige le recueil d'informations ; il orientera les conduites en fonction des messages spécifiques au milieu et à l'action entreprise. On connaît la sensibilité du chasseur à certaines informations qu'une personne non concernée ne perçoit pas.

En milieu urbain, le comportement sera différent, déterminé par le but recherché et les informations recueillies. La nature des messages sera autre et le sens des conduites adapté. Faut-il alors conclure que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes et qu'il nous suffit d'accepter l'idée que l'homme des villes, l'homme des bois, l'homme des campagnes sont des races différentes qui coexistent parfois, mais que le milieu naturel est celui qui aura vu naître le petit d'homme ? Certes pas si l'on en juge par l'insatisfaction des hommes, leur recherche d'autres horizons, leurs difficultés adaptatives.

Ceci résulte sans doute des rythmes différents que suivent les progrès de la civilisation, de l'urbanisation, de l'industrialisation, et ceux des structures instrumentales de l'homme. La théorie évolutionniste encore nous montre la dimension du temps nécessaire à l'évolution des races. De l'australopithèque aux premiers « homo sapiens », près d'un million d'années se sont écoulées ; de l'homo sapiens à l'homme de Néanderthal, 200.000 ans ; de l'homme de Néanderthal à l'homme moderne, 50.000 ans. Or, depuis cinq mille ans, la civilisation a considérablement évolué, sur un rythme progressivement accéléré, de la vie nomade à la vie sédentaire, de la chasse à l'agriculture et l'élevage ; de l'artisanat à l'industrialisation, de gigantesques bonds ont été réalisés en moins de deux mille ans.

De la vie rurale à la vie urbaine, il a fallu moins de cent ans. Comment ne pas comprendre la mauvaise adaptation des structures biologiques à une telle évolution du milieu naturel. Or, nos structures biologiques sont en grande partie déterminées génétiquement. Tout en sachant les multiples systèmes médiateurs qui s'interposent — tout en les reliant — entre les gènes et la structure générale d'un individu, et a fortiori son comportement social. A l'hérédité génétique on ajoute une hérédité extra-génétique, qu'on a parfois appelée hérédité sociale, faite des empreintes premières élaborées à l'égard du personnage maternel (qui n'est pas obligatoirement la mère biologique) et des identifications successives aux personnages dont l'imitation paraît une garantie de sécurité.

A l'hérédité sociale s'ajoute une hérédité culturelle. Celle-ci est faite des connaissances, des croyances, des obligations et des interdits caractéristiques du groupe humain dans lequel l'enfant a été élevé.

Ces caractéristiques qui marquent l'individu dès l'apparition du langage, et influencent son développement jusqu'au-delà de l'adolescence, constituent la personnalité de base.

De même qu'il peut exister des déficiences intellectuelles liées à un patrimoine génétique défectueux, il en existe qui sont liées à un milieu intra-utérin anormal. Il en existe aussi qui ressortissent d'une carence de soins maternels et beaucoup plus qu'on ne le croit habituellement qui sont dues à une pauvreté culturelle du milieu dans lequel est élevé l'enfant.

Dans tous les cas, ce qui est en cause, ce ne sont pas les gènes seuls, ou le milieu seul, mais l'interaction des potentialités de l'organisme et des caractéristiques du milieu.

Un problème très complexe est ainsi posé, lorsqu'on veut analyser les rapports d'un homme et d'un milieu donné.

Ce qui est dit plus haut montre que, génétiquement, socialement et culturellement, un adolescent est mal adapté à un milieu évolutif rapide. Ses valeurs sociales sont tirées, par le phénomène d'identification d'une génération antérieure, ses valeurs culturelles sont souvent dépassées par l'évolution des sciences et des techniques. Sa constitution biologique, on le sait, les biologistes nous l'ont souvent dit, suit une évolution excessivement lente.

On peut sans doute trouver là une des causes du malaise actuel. La tendance à rechercher dans la « nature » au sens classique du terme, une solution à tous les maux de notre civilisation reflète sans doute une tendance naturelle à recourir à des modes plus anciens d'adaptation. Le professeur

Debré a parlé de l'alternance nécessaire à l'équilibre de l'enfant, alternance de conduites opposées ou différentes qui montre qu'il y a une alternance entre des attitudes qu'on pourrait appeler régressives. C'est effectivement cet ensemble de situations qui permet un équilibre assurant la constance de la personnalité de l'enfant et sa capacité d'acquiescer peu à peu de l'indépendance au milieu naturel qui l'entoure.

Chez l'adulte, on voit aussi des comportements alternants. N'est-ce pas la signification de la ruée estivale vers les plages, des fuites hebdomadaires hors des métropoles. Il ne faut pas trouver là un progrès adaptatif. On y peut plutôt voir une tentative d'échapper à un milieu naturel par essence, créé par l'homme avec la complicité de la « nature », mais auquel il est encore mal adapté.

L'avenir est sans doute dans l'évolution des capacités adaptatives de l'homme, auquel on peut procurer peut-être, et c'est la responsabilité de l'aménagement du territoire, un équilibre des milieux naturels (de différents niveaux d'organisation) permettant des modalités d'adaptation souples, dans le temps et dans l'espace. On ne peut pas renoncer à la civilisation industrielle ou informatique, mais gardons-nous la latitude de nous y adapter progressivement.

Les psychiatres savent bien que la maladie mentale, qui est une forme de désadaptation, touche préférentiellement les transplantés, les émigrés, les populations récemment urbanisées. De nombreuses études, en particulier épidémiologiques, ont été faites aux Etats-Unis et ont montré ce parallélisme étroit entre les taux de désadaptation et l'hétérogénéité par trop grande du milieu social et culturel dans lequel l'homme se trouve.

Les vieux citadins de plusieurs générations ne paraissent pas présenter une morbidité psychiatrique plus élevée que les ruraux. On sait aussi que ce vieux citadin risque de se déprimer à la campagne.

On ne peut conclure un tel sujet qui évolue continuellement. Les comportements de l'homme ont des déterminants complexes, issus de l'interaction des énergies instinctuelles et du milieu environnant.

N'est-ce pas se situer dans une perspective nietzschéenne que de reconnaître une nature créée par Dieu, et un environnement créé par l'homme ? Faut-il aussi évoquer les titres de certains livres d'actualité parus dans le contexte des mouvements sociaux que nous venons de traverser, qui mettent en cause, à la fois Dieu et l'homme ou la nature et le milieu humain ?

Le caractère naturel de l'environnement est donné par l'homme, création de la nature.

Dr CHANOIT

